

# Les auteurs et leurs contextes

## ► Apulée

### ► Un citoyen de l'Empire romain du II<sup>e</sup> siècle de notre ère

Cette première caractéristique n'est ni anodine ni superflue, car elle a des conséquences sur la manière avec laquelle on peut apprécier son œuvre. Apulée est un écrivain latin de premier plan, mais il n'a que peu séjourné à Rome et toute sa carrière littéraire s'est déroulée loin de l'*Vrbs*.

Fils d'un *duumvir*, et donc un notable, Apulée est né vers 125 de notre ère sur le territoire de l'actuelle Algérie, dans une ville nommée Madaure. Il se définit lui-même, dans une *Apologie* sur laquelle nous reviendrons et qui constitue une documentation biographique fournie, comme « demi-Numide et demi-Gétule » : l'Afrique, à cette époque, se prépare à donner aux lettres latines plusieurs écrivains de renom. L'aisance financière de sa famille lui a permis d'avoir une éducation soignée, commencée sans doute à Madaure, poursuivie à Carthage (chez le *grammaticus*, puis le *rhetor*) et surtout prolongée à Athènes où il reçoit un enseignement approfondi : philosophie, rhétorique, musique, géométrie, poésie. De cette formation intellectuelle, il acquiert une curiosité sans limite pour tous les champs du savoir et de la pensée ; celle-ci est d'ailleurs un moteur essentiel des *Métamorphoses*.

Comme tous ceux dont l'éducation a été soignée, il est parfaitement bilingue et maîtrise aussi bien la « langue des Quirites » que le grec des philosophes athéniens. Cette double maîtrise le rend capable, dans ses *Métamorphoses* notamment, de jouer avec des modèles littéraires à la fois grecs et latins : Lucien, bien sûr, à qui il emprunte une partie de l'intrigue de *L'Âne*, Platon dont la philosophie nourrit toujours sa pensée (sérieusement ou pas, comme lorsqu'il parodie le *Banquet* à de nombreuses reprises dans l'œuvre qui nous intéresse), mais aussi sans aucun doute les grands auteurs désormais classiques de la latinité et notamment Ovide ou Virgile. On peut noter enfin qu'il joue avec son lecteur en créant un narrateur, Lucius, qui en plus d'être son homonyme,

semble partager quelques traits biographiques ; ce n'est certainement pas son double et il ne convient pas de s'essayer à une interprétation de type autobiographique, mais il faut prendre le fait comme un trait d'humour et de malice.

### ► Apulée, « philosophe platonicien de Madaure » et conférencier de Carthage

À partir du séjour effectué à Athènes il voyage beaucoup dans le monde grec et trouve ainsi une substantielle matière pour nourrir l'insatiable curiosité que nous venons d'évoquer. Il suit de nombreuses conférences de philosophes et choisit résolument l'école platonicienne, sous la forme qu'elle avait au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. En même temps, il se fait initier à de nombreux mystères (Eleusis, Dionysos, et sans doute plusieurs autres). Loin de s'opposer, ces deux pratiques, l'une rationnelle et l'autre mystique, sont alors considérées comme complémentaires en son temps. Il s'intéresse à tout : ses nombreux voyages accompagnent une quête de connaissance toujours renouvelée, dans les mathématiques, les sciences naturelles, la musique, la poésie.

De retour à Carthage, nous savons qu'il mène une intense activité de « conférencier » sur les sujets les plus divers. Ce n'est pas une activité qui lui est propre : elle s'inscrit dans le contexte plus large de la Seconde Sophistique. Sous ce vocable, nous désignons un groupe de maîtres de rhétorique venus de tout l'Empire (ce qui est assez nouveau) et qui font de véritables tournées dans les grands centres urbains où ils rassemblent notables et élites dans les lieux publics, pour de véritables « shows » qui déchaînaient, semble-t-il, l'enthousiasme des auditeurs. Ces rhéteurs témoignent qu'une nouvelle synthèse est en train de s'opérer entre le pouvoir romain et la culture grecque. Il n'est pas étonnant, dès lors, de constater l'apparition et le succès d'un ouvrage comme les *Métamorphoses* d'Apulée, puisqu'il témoigne d'une culture grecque et latine faisant sa promotion et créant une sorte d'unification dans tout l'Empire. Durant ce qu'il faut bien appeler des spectacles, les rhéteurs brillent par leurs talents oratoires et font l'objet d'un engouement singulier. On ne s'étonne guère, connaissant les œuvres d'Apulée (les *Métamorphoses* ou l'*Apologie*), que cette ambiance ait pu correspondre à sa riche personnalité. En tout cas, il a beaucoup écrit, cultivant tous les genres littéraires, et dans les deux langues : *tam graece quam latine, gemino uoto, pari studio, simili studio*, « je fais de tout, en grec comme en latin, avec une même ambition, un même zèle, un même style<sup>1</sup>. » Une grande partie de son œuvre ne nous est pas parvenue. Son

---

1. Apulée, *Florides* 9, 27-29.

activité de conférencier lui a en tout cas valu une belle renommée, puisqu'il nous apprend<sup>1</sup> que plusieurs ville d'Afrique du Nord lui ont élevé une statue honorifique. Nous avons aussi conservé une inscription que la ville de Madaure lui avait faite, célébrant son « philosophe platonicien ». Enfin, Carthage lui conféra le titre de *sacerdos prouvinciae*.

## ► La magie

Un épisode majeur de la vie d'Apulée nous est connu, son procès, en 158, alors qu'il a une trentaine d'années – il est encore *iuuenis*-, alors qu'il est accusé d'avoir littéralement envoûté une riche veuve afin de l'épouser. Cette femme, Pudentilla, était la mère d'un compagnon d'études d'Apulée tandis qu'il séjournait, plusieurs années auparavant, à Athènes. Déféré devant le proconsul Claudius Maximus, en Tripolitaine – c'est-à-dire dans l'actuelle Libye, l'ancienne province ayant donné son nom à la moderne Tripoli –, Apulée se défend alors contre une accusation sérieuse. Comme *magus* et *ueneficus*, il aurait usé de sa magie pour séduire une femme, s'emparer de sa fortune et léser ainsi les autres descendants. Ce crime n'a rien d'anodin, puisqu'en vertu de la *lex Cornelia*, Apulée risque tout simplement la mort. Et le procès n'a rien de singulier à l'époque, la magie étant prise au sérieux. Même des esprits aussi brillants que Plotin ou Libanios s'étaient plaint d'avoir été victimes d'une action magique.

Apulée décide de se défendre lui-même et nous conservons l'intégralité de sa brillante plaidoirie que les manuscrits anciens nous ont transmis sous le titre de *De Magia* ou encore d'*Apologie*. Ce texte est intéressant pour nous à plus d'un titre.

Tout d'abord, bien sûr, il y est question de magie et de pratiques qui ne sont évidemment pas sans rapport avec le contenu des *Métamorphoses*. Si Apulée cherche évidemment à se dédouaner de toute pratique illégale et dangereuse, il reconnaît avoir été initié à un grand nombre de mystères : *sacrorum pleraque initia in Graecia participauī*, « en Grèce, j'ai pris part à un grand nombre de cultes<sup>2</sup> ». Surtout, il assume dans cette longue défense un trait de caractère essentiel pour la compréhension des *Métamorphoses*, la curiosité. C'est un argument de défense, bien sûr : si Apulée cherche par exemple des poissons rares, ou d'autres « ingrédients » que l'accusation assimile à la pratique magique, c'est uniquement en vertu de sa curiosité. Or, c'est bien ainsi que

---

1. cf. *Florides* 16.

2. *Apologie* LV, 8.

Lucius, le narrateur du roman, se définit lui-même : *cupidus cognoscendi quae rara miraque sunt*, « désireux de connaître les choses qui sont rares et merveilleuses<sup>1</sup> », ou encore un peu plus loin : *At ego curiosus alioquin* « Mais moi, avec mon habituelle curiosité<sup>2</sup> ». C'est là l'un des principaux moteurs du roman et il est intéressant de voir comment l'*Apologie* s'en fait l'écho, malgré le fait qu'une plaidoirie ne soit évidemment pas à proprement parler le lieu de la sincérité la plus aboutie. Comme nous le verrons plus loin, cette curiosité tout azimut a également nourri chez Apulée sa carrière de « conférencier » sur de nombreux sujets.

Ensuite, il nous est permis d'apprécier la verve, l'ingéniosité et sans doute la roublardise de cet étrange personnage qui obtient son acquittement au terme du procès. Cette relaxe donne une certaine dimension au livre III qui contient une plaidoirie fictive de Lucius, accusé faussement d'un triple meurtre. À cause de l'excès de boisson ou... d'une manipulation magique de Photis, il ne s'est en réalité rendu coupable que d'un « outricide » et le procès se termine par un franc éclat de rire général. Plus largement, il n'est pas douteux que les *Métamorphoses* soient parcourues par un ton résolument joyeux et espiègle. C'est singulièrement le cas dans les trois premiers chapitres, mais sans doute aussi pour l'ensemble du roman, y compris le livre XI qui contient l'initiation aux Mystères (c'est en tout cas l'avis de la plupart des critiques aujourd'hui). L'accumulation de parodies, la légèreté de ton et de style – il emprunte au parler populaire, contrairement aux règles de la grande « littérature » –, le caractère licencieux des aventures érotiques de Lucius, tout reflète la tonalité malicieuse du roman et de son auteur. Comme nous le verrons dans les études d'extraits plus loin, Apulée cherche manifestement à jouer avec son lecteur, disqualifiant des hypothèses expliquant les événements merveilleux, distillant fausses pistes et apparentes contradictions.

## ► Les *Métamorphoses*

Étrange ouvrage, en vérité, que ces *Métamorphoses* qui constituent pour nous l'œuvre la plus importante d'Apulée. Une mention faite par saint Augustin, au IV<sup>e</sup> siècle, nous apprend que les manuscrits transmettaient le texte sous le titre *L'Âne d'or*, sans doute un titre accrocheur, resserrant l'intrigue autour de l'épisode central de la transformation du narrateur en âne, et ajoutant *aureus* pour en signaler la qualité.

---

1. *Mét.* 2, 1, 1.

2. *Mét.* 2, 6, 1.

Il s'agit d'un récit qui a pour nous beaucoup de caractéristiques propres au roman : un narrateur fictif, entretenant des liens complexes avec son auteur, un récit long et fictif lui aussi, une succession de péripéties, une narration complexe et soignée, l'emploi de la première personne et développant les aventures d'un jeune homme nommé Lucius qui se définit essentiellement comme un personnage rempli de curiosité.

Si l'élément narratif le plus connu de l'ouvrage est la transformation de Lucius en âne, à la fin du livre III, le titre utilise le pluriel et il ne faut pas manquer de l'appliquer à l'ensemble du texte. Il y a en effet de multiples transformations et le thème s'applique à des situations différentes. Ainsi les hommes coupables d'avoir trop méprisé une sorcière deviennent-ils des animaux dans les premiers livres. De même, Pamphilé s'envole sous l'apparence d'un hibou. Lucius devient un âne sous l'effet d'un onguent confondu avec un autre. La métamorphose n'est pas que physique. Psyché est en effet transformée par la longue quête intellectuelle et spirituelle qui la conduit de l'amour charnel à la contemplation de la perfection des Idées. Lucius se convertit à la spiritualité isiaque à la fin des aventures. Au final, les errances de Lucius et des autres personnages, qu'elles soient spatiales, corporelles, morales, constituent des étapes vers l'acquisition d'autres états (corporels ou spirituels) et les « métamorphoses » doivent bien être comprises dans toutes les acceptions possibles.

L'assimilation au roman, pour commode qu'elle soit, reste évidemment anachronique. S'il y a un « genre littéraire » auquel appartiennent les *Métamorphoses*, c'est du côté de ce que l'on nomme les « milésiennes » qu'il faut s'aventurer afin de cerner clairement les grandes caractéristiques de l'œuvre. Apulée introduit son œuvre en évoquant des *sermone isto Milesio fabulas*, des « histoires selon le style milésien ». Ce genre d'histoires tire son nom des *Milésiaques* écrites en grec au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère par un certain Aristide. À l'origine, il s'agissait de donner un cadre géographique aux aventures qui allaient être développées. Nous avons par exemple conservé, sur ce modèle, les *Ephésiaques* de Xénophon d'Ephèse. Ces *Milésiaques* ne nous sont plus connues, mais nous savons qu'elles ont été traduites en latin au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Nous devons nous en remettre aux témoignages antiques qui parlent de récits merveilleux, grivois et parfois à la limite de la pornographie, en tout cas érotiques. Ovide, exilé peut-être pour avoir parlé en termes trop légers de l'amour, et qui n'a pas peur de l'audace, se désole de l'injustice d'avoir été davantage puni qu'Aristide pour ses *Milesia crimina*. Il est possible que les « Milésiennes » consistaient en une série de récits enchâssés et racontés à la

première personne, mais il ne faut cependant pas avoir trop de certitudes en raison des connaissances très lacunaires sur ces textes qui ne nous sont pas parvenus. On reconnaît bien là, en tout cas, une caractéristique majeure des *Métamorphoses*, dont le prologue constituerait alors une référence narrative explicite. Le récit est bien mené à la première personne, par le narrateur Lucius. Les récits enchâssés, plus ou moins développés, sont nombreux, les passages érotiques sont bien là, notamment au livre II (avec Photis), le ton est grivois et adapté aux types de personnages et aux situations, et l'atmosphère est toute empreinte de merveilleux.

Non seulement Apulée s'est inscrit dans une tradition littéraire, mais il n'a pas inventé la substance de son récit, qu'il emprunte à Lucien de Samosate. Cet auteur grec, né entre 115 et 125, est l'auteur d'une œuvre abondante, dans laquelle figurent également en bonne place la rhétorique et la philosophie. Né sur les rives de l'Euphrate en Syrie, il aborde lui aussi à peu près tous les genres littéraires. Son *Lucius ou l'Âne* nous est parvenu ; il était lui-même une reprise d'un roman grec antérieur écrit par un certain Lucius de Patras. Nous avons déjà parlé de l'idée d'une « littérature de cumul » pour les œuvres antiques et qui est fondamentale pour goûter à sa juste valeur en particulier le récit d'Apulée, car la dimension intertextuelle donne une épaisseur singulière au texte. Les phénomènes de reprise sont tantôt des hommages, tantôt des parodies, dans tous les cas toujours des clins d'œil adressés au lecteur attentif et cultivé. Le plaisir de la lecture s'en trouve augmenté. Sans doute, un élève de lycée n'est pas encore suffisamment armé pour s'amuser de tous les échos présents dans le texte, mais il est nécessaire qu'il soit conscient de ce tissu de références littéraires et qu'il puisse, au cours de son travail sur le texte, prendre conscience de cette épaisseur du texte qui rend sa lecture si plaisante.

Ce tissage des références est signalé dès le prologue, lorsqu'Apulée annonce qu'il va *conserere*, c'est-à-dire « tresser, entrelacer », des récits à la manière milésienne (I, 1, 1). Il poursuit ensuite avec *exordior*, « je commence », verbe qui étymologiquement se rapporte justement au vocabulaire technique du tisserand (I, 1, 3). C'est une clé de lecture que l'on ne peut ignorer, car c'est là que se trouve le charme de la lecture des *Métamorphoses*, qu'il s'agisse des passages parodiques ou des pastiches. Ainsi, les plaidoiries du « procès » de Lucius au livre III sont-elles évidemment des modèles de rhétorique, ici appliqués à une procédure judiciaire. Les descriptions lyriques et érotiques de la chevelure de Photis sont, quant à elles, imitées de poèmes amoureux. De son côté, l'anecdote de l'inspecteur des marchés ressemble fort à une satire, etc. On peut encore mentionner dans ce « tressage » l'enchevêtrement des

styles dû au mélange de récits et de sous-récits, de monologues intérieurs, de scènes de comédie, etc. Enfin, on note aussi le mélange si particulier des types de langages qui varient entre parodies du style de Pétrone, tics de langage, à travers la profusion et la variété du vocabulaire, notamment avec le goût pour les mots rares et populaires que l'on a d'ailleurs diversement interprété, entre « écriture artiste » et langue destinée à régouir un public peu lettré.

Il est évidemment intéressant de regarder précisément ces ajouts et ces développements qu'Apulée a pu apporter au texte, relativement court, de Lucien. Sans rentrer dans trop de détails, signalons quelques suppléments caractéristiques du texte d'Apulée. Dans les trois premiers livres, on trouve par exemple l'épisode du gâteau au fromage et de l'avaleur de sabre, celui de l'inspecteur des marchés ou encore l'épisode de l'« outricide » suivi de la fête du Rire. Ces trois exemples accroissent sans doute la coloration comique du récit. Il y a aussi les récits enchâssés d'Aristomène et de Télyphron qui témoignent de la volonté d'Apulée de rendre encore plus complexe la narration et trahissent ainsi un soin particulier dans l'art de la narration. Notons encore l'éloge de la chevelure qui est évidemment une volonté de créer une dimension intertextuelle par imitation de poèmes amoureux antérieurs. Quoiqu'ils ne concernent pas les trois premiers livres qui sont au programme, il ne faut pas manquer de relever, enfin, deux ajouts majeurs qui transforment profondément le sens de l'histoire : le conte d'Eros et Psyché (qui s'étend sur les livres 4, 5 et 6) et le fameux livre XI où s'accomplit la révélation isiaque. Ces deux adjonctions donnent une coloration platonicienne au roman tout à fait remarquable et singulière. Le débat concernant l'interprétation générale du roman n'est pas totalement clos. Ce livre d'Isis est-il une sorte de palinodie, de rétractation, dans laquelle Apulée viendrait prouver la misère de l'homme sans la mystique et la vie spirituelle ? Est-ce au contraire un persiflage supplémentaire et une ultime moquerie sur un sujet considéré comme trop sérieux ? Le chiffre 11, qui se retrouve à de nombreuses reprises dans le roman, est-il le symbole d'un nouveau commencement, après un premier cycle complet de 10 livres, et la marque d'un dépassement et d'une rédemption de Lucius ? La richesse interprétative du texte, du reste, était déjà là dans l'Antiquité : si pour les intellectuels païens, il ne pouvait s'agir que d'une plaisanterie, puisqu'elle était l'œuvre d'un authentique platonicien (comment aurait-il pu, alors, s'adonner à des pratiques superstitieuses, et donc méprisables ?), de leur côté, les chrétiens, saint Augustin en tête, ont pu prendre le texte dans un sens plus littéral et ferrailer contre des pratiques réelles jugées démoniaques. Ces interprétations, certes renouvelées, sont parvenues jusqu'à nous. Même dans

le milieu universitaire demeurent deux traditions de lecture, l'une, insistant sur le caractère brillamment drolatique du texte, l'autre, cherchant malgré tout quelques clés de lectures, notamment platoniciennes. Quoi qu'il en soit, le succès des *Métamorphoses* doit beaucoup à cette richesse interprétative et à la finesse de la narration d'Apulée.

## ► Isabel Allende

### ► Quelques indications biographiques

Quoi qu'elle soit née à Lima, au Pérou, en 1942, en raison de la mission diplomatique occupée alors par son père, Isabel Allende est une écrivaine chilienne. Son père était le cousin de Salvador Allende, président de la République du Chili en 1970. Elle résida au Chili, en Bolivie, au Liban, en Europe. Elle appartient donc à une famille marquée politiquement à gauche et qui lui a permis d'acquérir une formation intellectuelle soignée.

Elle commence sa carrière littéraire en écrivant des contes destinés aux enfants. En 1973, alors qu'elle vient tout juste de mettre en scène une pièce de théâtre, son oncle est renversé par le coup d'État du général Pinochet et elle repart en exil avec sa famille.

Durant cette période, ne pouvant plus vivre du journalisme, elle indique dans une interview la genèse de l'écriture de son premier roman, *La Maison aux esprits* :

[...] *Le 8 janvier 1981, nous avons été informés par un coup de téléphone que mon grand-père était mourant au Chili, et je ne pouvais pas retourner là-bas pour lui faire mes adieux. J'ai donc commencé à écrire une lettre pour lui dire que je me souvenais de tout ce qu'il m'avait raconté. C'était un merveilleux conteur. Il est mort – il n'a jamais reçu la lettre –, mais j'ai continué à écrire dans la cuisine chaque soir après mon travail, et, au bout d'un an, j'avais 500 pages. C'est devenu *La Maison aux esprits*<sup>1</sup>.*

Lié à une mort qui vient et au souvenir, *La Maison aux esprits* est un récit rétrospectif, dans lequel le narrateur annonce dès les premières lignes qu'il se sert des « cahiers » écrits par la petite Clara afin de « consigner les choses

---

1. Entretien avec A. Beard du 10 novembre 2016, publié dans la *Harvard Business Review*.